

On s'abonne à Lyon,
Bue de la Préfecture, 10,

A L'ENTRESOL.

Le Bureau est ouvert de 10 à 3 heures.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement:
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

15 centimes la ligne, et 10 cent. pour les mêmes
insertions répétées.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

LES MARIÉS ONT TORT,

Proverbe.

(Suite.)

ARTHUR.

Pauvre enfant, garde cette croyance,
Et laisse-moi tout seul et veuf de l'espérance.
— Va, je suis malheureux comme toi; car ma main
S'est toujours déchirée aux buissons du chemin,
Et je vais sans savoir quelle route on doit suivre,
Quel appui devant moi je trouverai pour vivre,
Quel amour me viendra. — Dans l'horizon lointain
Je n'entrevois jamais qu'un bonheur incertain,
Et laisse mes pensers, qu'un mal moral attise,
Sérieux ou légers, se perdre avec la brise.
— Et que m'importe un nom obscur ou glorieux?
Les hommes, je les hais; je ne fais rien pour eux.
Toute ma vie, à moi, c'est l'amour d'une femme,
C'est une ame de feu qui comprenne mon ame,
Un cœur cédant après de vertueux combats;
— Il me faut un amour qui ne ressemble pas
A l'amour ordinaire.

ÉLISE.

Et si l'on est coupable
En aimant; si, pour nous, le ciel impitoyable,
En nous mettant au cœur rien qu'une passion,
L'amour, a décidé, dans sa réflexion,
Que l'amour nous rendrait des créatures viles,
Et que notre beauté, qu'on traîne par les villes,
Serait au plus offrant, il nous faut obéir.
— Dieu le veut. — Nous n'avons que le droit de souffrir.
Dieu nous met dans le cœur un sentiment vivace,
Un feu qui brûle, et dit: Il faut être de glace.
Il nous donne l'amour, puis il nous le défend.
Notre cœur ne peut pas se donner, il se vend!
— Arthur, honte et malheur à ce marché profane!

ARTHUR.

Élise, Dieu n'est pas juste s'il te condamne;
Mais il t'absout. Crois-moi, c'est un Dieu juste et bon.
— A l'amour d'une femme il donne son pardon.
— Dieu ne demande pas que la femme ravisse
Au monde son amour, et fasse un sacrifice
Aux ridicules lois de la société
D'un sentiment par lui dans son ame apporté.
Après tout, il faut bien qu'une passion serve,
Ou bien, si c'est un mal, il faut qu'il t'en préserve;
Sans cela ce serait une dérision.

Le mariage n'est qu'une institution
Qui sert à rapprocher les familles entre elles.
— En le créant ainsi, les lois rationnelles
N'ont jamais prétendu que ce fût un lien
Qui prit l'ame pour guide et l'amour pour soutien.
C'est la nécessité, cette raison féconde!
— Dieu n'a donc rien à voir en ceci.

ÉLISE.

Mais le monde!

ARTHUR.

Le monde, il faut le voir comme on voit le néant.
— Il a mis sous tes pieds un abîme béant
En flétrissant, au nom de la vertu, la femme
Qui n'aime pas de par la loi. — C'est un infâme!
Pour effrayer la femme il se sert de la foi.
— Mais toi, dans ta faiblesse, il faut braver sa loi.
Il ne t'a pas donné le bonheur, mais la peine;
Tu ne lui dois donc rien que mépris et que haine.
— Je sais d'un vieux poète une vieille chanson
Qui dépeint le bonheur d'une étrange façon:

« Le bonheur, c'est la folle orgie,
» C'est la nappe toute rougie
» A travers de bruyants éclats;
» C'est une femme échevelée,
» Une femme d'amour brûlée
» Qui vient se mourir dans vos bras.

» Oui, le bonheur, fille aux yeux d'ange,
» C'est la vie oisive et de fange,
» C'est la vie allant au hasard;
» C'est le vin, le jeu, la paresse,
» L'amour sans frein, la folle ivresse,
» Et la mort plus tôt que plus tard. »

Pour bon nombre de gens, ces sordides paroles
Expriment le bonheur. — Et pour eux tu t'immoles!
Et tu veux n'avoir point de remords ici-bas,
Et rester vertueuse! — Ils ne le croiront pas.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROSE.

ROSE.

Votre mari, Madame, est sur mes pas.

ÉLISE.

Que faire?

Où vous cacher?

ARTHUR.

Pourquoi? Son front, qui d'ordinaire
Est froid et soucieux, n'a plus de gravité

Quand il me voit, et prend de la sérénité.

ÉLISE.

Oh ! mon cœur est saisi d'une frayeur extrême !

ARTHUR.

Élise, encore un mot : m'aimes-tu, dis ?

ÉLISE.

Je t'aime !

ARTHUR.

Promets-tu de me suivre et d'être à moi ?

ÉLISE.

Jamais !

Oh ! je ne pourrais plus m'estimer, j'oserais

A peine regarder mes enfants. — Non, de grâce,

Ne venez plus me voir ; — et puis que tout s'efface.

Mon mari ! (*La porte s'ouvre, Alfred entre.*)

SCENE V.

ARTHUR, ALFRED, ÉLISE.

ALFRED.

Vous, Arthur ! Par quel heureux hasard

Vous trouvé-je chez moi ? — C'est bien de votre part.

Hier je me plaignais de votre ingratitude ;

Le bal vous absorbait, sans doute, ou bien l'étude.

— Allons, je vous pardonne aujourd'hui ; — vous voici.

Ma femme, j'en suis sûr, veut pardonner aussi.

— Eh quoi ! vous nous quittez déjà ?

ARTHUR.

Je suis malade.

ALFRED.

C'est vrai, car je vous trouve aujourd'hui l'air maussade ;

Mais vous le voulez bien. — La danse vous fait mal,

Et l'on vous voit toujours un des derniers au bal.

Allons, ménagez-vous, et devenez moins rare. (*Arthur sort.*)

SCENE VI.

ALFRED, ÉLISE.

ALFRED (*continuant*).

Et vous, Madame, il faut devenir plus avare

De tête-à-tête. (*Appelant.*) Rose !

ROSE.

On y va ! — me voici !

ALFRED.

Écoutez. — Si jamais Arthur, qui sort d'ici,

Revient chez moi, je veux qu'il trouve porte close ;

Madame ne veut plus le recevoir. — Vous, Rose,

Vous seule veillerez à ce qu'il n'entre pas.

Vous entendez ?

JOACHIM DUFLOT.

(*La suite au prochain numéro.*)

Revue de la Semaine.

Grand-Théâtre.

HERNANI. — LIGIER. — M^{me} MINORET.

Quand nous cherchions, il y a quelques jours, dans quelle école et dans quel drame le talent de Ligier pourrait être à l'aise, certes nous avions bien trouvé *Hernani* ; mais nous n'osions pas prédire au chef-d'œuvre d'Hugo un succès aussi décidé. Nous avons peur que le public, qui rit de tout, même des plus terribles passions, ce public qui écoute *Athalie* avec Racine dans la main, entend Duprez chanter *Asile héréditaire* en le suivant sur le livret pour y découvrir des vers mal faits ; nous avons peur, dis-je, que ce public se souvint de ce quatrain qu'improvisa M. de Jouy à la première représentation d'*Hernani* :

Où, ô Hugo ! huchera-t-on ton nom ?

Justice enfin rendu que ne t'a-t-on ?

Quand donc qu'au corps qu'Académie on nomme

Grimperas-tu de roc en roc, rare homme ?

Nous avons peur enfin que cette vieille querelle entre une tragédie morte et un drame tout palpitant de vie et d'énergie ne se réveillât terrible. Nous avons été complètement désabusés. Le triomphe de la pièce et de l'acteur a été complet. Ce beau drame à la façon de Corneille a été bien compris, bien apprécié, bien applaudi, et Ligier toujours à la hauteur du grand personnage qu'il représentait. Il paraît que Lyon n'est pas aussi arriéré qu'on le pense. Nous aussi nous avons le droit d'être fiers ; car son jugement, en cette circonstance, a sanctionné celui que nous avons porté sur la tragédie classique.

Après Ligier, qui a été admirable dans son rôle tout entier, vient M^{me} Beuzeville qui a droit à nos éloges sans restriction. Le 5^e acte a

été rendu par elle, Saint-Léon et Beuzeville d'une manière plus que satisfaisante. Les larmes des spectateurs en ont plus dit que toutes nos phrases apologétiques.

Le *Maître de Chapelle* et le *Concert à la Cour*, qui ont accompagné *Hernani* et *Louis XI*, cette semaine, ont fourni à M^{me} Minoret l'occasion de montrer toute la souplesse de son talent. Elle a dit avec beaucoup d'esprit le duo bouffe du *Maître de Chapelle*, et a introduit dans le grand air du *Concert à la Cour* des broderies du meilleur goût.

Vernet est décidément un comédien charmant ; chaque jour nous révèle en lui une qualité.

Théâtre Du Gymnase.

CLERMONT. — MATHIAS L'INVALIDE. — LA LISTE DE MES MAITRESSES.

Jamais le théâtre du Gymnase ne fut plus heureux en nouveautés. Trois pièces nouvelles mises à l'étude et données dans une semaine témoignent de l'empressement des artistes à satisfaire leurs visiteurs, et de l'activité du directeur.

Malheureusement, M. Alexandre, dont le nom seul devait exciter tant de sympathies dans un public habitué à applaudir à son talent, Alexandre n'a pas vu sa représentation à bénéfice fructueuse comme elle devait l'être.

C'était pourtant une tâche hardie à lui que d'entreprendre un rôle destiné à Bouffé. Entre ces deux artistes, entre Bouffé, si gai, si comique dans *le Gamin*, dans *les Vieux péchés*, et Alexandre, si noble, si passionné dans *Pierre le Rouge*, dans *la Grande Dame*, énorme était la différence.

Eh bien ! cette différence, Alexandre l'a heureusement fait disparaître ; dans *Clermont*, il s'est révélé sous un jour encore inconnu. Cette nuance de caractère si difficile à rendre, cette effervescence de jeune homme, cette fougue d'artiste tempérée plus tard par le malheur, tout cela a été rendu par Alexandre avec un savoir extraordinaire.

Clermont est un jeune peintre dans toute la force de son talent, dans le plus beau moment de ses succès. Ébloui par le brillant produit de quelques tableaux, enivré par l'éclat d'un nom célèbre, amoureux d'une femme qu'il veut faire briller, il est prodigue et étourdi ; il va dépensant sa fortune, la jetant avec son existence aux plaisirs et aux folles joies.

Puis viennent les revers, les premiers créanciers, les premières privations ; Clermont commence à réfléchir.

Enfin vient le jour de l'échéance de plusieurs billets. Clermont ne peut les payer, il est désespéré ; mais un jeune homme qu'il croit amoureux de sa femme les lui rend, et voilà Clermont presque obligé par la reconnaissance envers un homme qu'il déteste.

Sur ces entrefaites arrive à Clermont une commande de tableaux, une commande importante. Oh ! le bonheur est revenu pour l'ar-

Il y a encore pour lui de beaux jours. Son cœur s'ouvre à l'espoir.

Illusion trompeuse ! Clermont s'est abusé. Les veilles ont affaibli sa vue ; tout d'un coup il devient aveugle. Aveugle, avec toutes ses vieilles pensées, tous ses vieux souvenirs ; aveugle et jaloux, jaloux à mourir...

Adieu aux espérances, elles ont fui ; Clermont va connaître la misère, lorsque sa femme, celle pour laquelle il avait travaillé, se dévoue pour lui. Elle aussi se fait artiste ; elle débute au Théâtre-Italien, et assure l'existence de son mari, que, pour comble de bonheur, un médecin allemand promet de guérir.

Le rôle était difficile, on le voit. Eh bien, Alexandre a été ce qu'il est toujours, sublime de verve et d'entraînement. Juste de dire qu'il était puissamment secondé et par M^{me} Josse-Ernest, dont le talent, de jour en jour plus apprécié, n'a pas fait défaut un instant, et par M. Léon Leroy, qui a joué son modeste rôle de rapin avec une naïveté et une bonhomie admirables.

La Liste de mes maîtresses a été l'occasion d'un nouveau triomphe pour Alexandre, et le motif d'un succès de plus pour M. Viette, auquel nous devons rendre la justice qui lui est due. — Quant à *Mathias l'invalid*, c'est un vaudeville sans conséquence, où M^{me} Brunet, Barqui et Casimir ont fait preuve de talent.

AIX-LES-BAINS.

Malédiction ! trois fois malédiction !

Sur toi, Aix, ville aux eaux chaudes, aux bains de vapeur, aux douces infernales !

Malédiction !

Que le Seigneur te retire ses grâces, et que les riches ne fassent plus pleuvoir leur rosée sur toi ! — Que les lépreux seuls, les cholé-

ques et les hypocondres aillent respirer ton atmosphère soufrée ! — Que tes fontaines d'alun ne voient plus autour d'elles que le cortège hideux des usuriers, des banqueroutiers, des gens ruinés ! — Que ta piscine ne recèle désormais que des grenouilles, et que les archets de Strauss soient changés en couleuvres !

Car je t'abhorre, je te déteste, je t'abomine, je t'exécère !

Et, de fait, écoutez si j'ai raison :

Il y a tantôt six semaines, j'arrivai à Aix ; il y avait alors foule, les hôtels étaient remplis, et pourtant chaque jour amenait de nouveaux voyageurs.

A peine descendu de voiture, un crocheteur me conduisit au seul logement qui fût alors vacant.

C'était une petite chambre, aux fenêtres donnant sur une impasse, aux murs blanchis à la chaux, mais aux meubles propres, luisants, aux linges blancs et frais.

Oh ! c'est alors que commencèrent les vexations !

Je m'étais jeté sur un lit où j'essayai de dormir, lorsque des pas se firent entendre.

— Monsieur veut-il être douché demain ? me dit un doucheur.

— Certainement, fis-je ; à quatre heures du matin.

— Monsieur prendra-t-il un bain ? ajouta un baigneur.

— Bien sûrement, répliquai-je. Et je me cachais la tête sous mon oreiller pour me rendormir.

— Monsieur veut-il manger ?...

— Allez au diable ! criai-je, nous verrons demain.

Le lendemain vint, et le lendemain on me porta à la douche. On m'inonda d'eau brûlante, on me frictionna ; on me rapporta suffoqué, plié, emmaillotté dans trente draps. — Le médecin vint me voir.

— Comment allez-vous ? me dit-il.

— Parbleu ! j'étouffe.

— Vous souffrez ! me répliqua-t-il avec une admirable volubilité, tant mieux ! C'est là l'effet ordinaire des eaux, la première fois qu'on les prend. Il est heureux que vous souffriez.

— Mon Dieu ! je ne souffre pas, mais j'étouffe.

— Ah ! vous ne souffrez pas ! Dans ce cas, c'est que les eaux exercent déjà sur vous leur salutaire influence. Allons, allons, encore quelques douches, et vous serez guéri.

— Sot animal ! pensai-je.

Le lendemain, je me rendis à la douche de bonne heure. — C'était aux *Douches-Albertines*, douches où le service s'alterne pour les hommes et les femmes.

Mon tour vint, on appela mon nom.

Je m'élançai. Une dame s'élança aussi, et entra en même temps que moi dans le cabinet.

— C'est à moi, Monsieur ! cria-t-elle.

— Pardon, Madame, c'est, au contraire, à moi.

— Monsieur, je suis pressée.

— Madame, je le suis aussi.

— Monsieur, je le veux.

— Parbleu ! Madame, dès que vous parlez ainsi, moi aussi je le veux, et je passerai le premier.

— Monsieur, je vais me déshabiller.

— A votre aise, Madame.

Et elle jeta son schall sur une chaise.

Je jetai mon habit.

Elle décrocheta sa robe.

Je défis mon gilet.

La robe tomba à ses pieds.

Mon gilet vola au porte-manteau.

— Monsieur, je pose mon corset, fit-elle.

— Et moi mon pantalon, ajoutai-je.

Force lui fut alors de me céder le poste.

— Vous êtes bien impertinent ! me dit-elle pour adieu.

Pendant notre colloque, les doucheurs étaient allés boire, et avaient fait place aux doucheuses, qui s'enfuirent épouvantées lorsqu'elles me virent rester.

Je fus obligé à mon tour de partir.

Mais j'étais arrivé dans une chaise à porteurs bien fermée, le débat m'avait échauffé, la fumée du vaporarium avait excité en moi une espèce de moiteur, et il fallut m'en aller à pieds, à peine vêtu.

Le médecin revint. J'avais la fièvre.

— Décidément, vous aurez fait quelque imprudence, me dit-il ; pourtant cela ne sera rien. Une forte transpiration, un bon emplâtre à la jambe droite, et tout ira au mieux.

Je me laissai faire.

Le soir, il y avait bal au cercle.

Le bal ! — J'ai toujours aimé le bal. — Le bal avec ses transports, avec son ivresse. — Le bal avec ses gradins chargés de femmes, sa musique bruyante, son atmosphère de parfums et d'harmonie.

Maudite jambe ! maudite fièvre ! — Bah ! j'irai.

Et, le soir, je revêtis un splendide costume, et, plein d'ardeur et d'impatience, je m'élançai au cercle. Nombreux étaient les hommes, mais plus nombreuses encore les femmes : il y en avait de blanches, il y en avait de roses, il y en avait de roses et blanches, de violettes, de noires, de bistrées, voire même de rouges.

Sitôt arrivé, je fis choix d'une danseuse.

Dieu ! qu'elle était belle !

C'était une toute jeune femme, noire de cheveux, blanche de peau, à l'œil romantique, à la taille élancée, à la voix douce et pénétrante.

On allait danser, nous nous mimas en place.

Le commencement de notre conversation fut celui de toute conversation avec une bonne d'enfant qu'on accoste sur le boulevard, ou une grisette qu'on rencontre flânant dans une rue.

— Il fait bien chaud, Madame.

— C'est vrai, Monsieur.

— La musique est belle et les quadrilles nombreux.

— Oui, Monsieur.

Évidemment, nous ne savions que dire.

— Monsieur, me dit tout-à-coup ma partner, qu'est-ce donc ? tout le monde rit.

Effectivement, tous les regards étaient fixés sur nous ; on chuchotait, on riait.

— Rien, fis-je, une plaisanterie.

— Mais, Monsieur, c'est de vous, je crois, ajouta-t-elle d'un air inquiet. Qu'avez-vous donc sur le pied ?

— Moi, Madame ! — Et je me regardais de mon haut.

Horreur !

Le malencontreux remède avait glissé sur ma botte, et mon beau pantalon blanc était inondé.

Tous les yeux étaient fixés sur moi ; les figures étaient goguenardes, les sourires ironiques.

Je m'enfuis comme un fou ; et, le même soir, malgré les supplications de mon hôtesse, les menaces de mon médecin, et le prix exorbitant de la voiture, je partis.

Et maintenant, dites, ai-je tort de maudire Aix ?

A. Cot.

Un Dîner en Province.

Avant tout, disons que nous ne voulons soulever ici aucune question de centralisation ni de décentralisation, ni aucune autre question, quelque peu politique qu'elle soit.

Certes, on ne nous accusera pas de ne pas aimer la campagne, nous qui en ce moment voguons sur les plaines couvertes de givre, à travers les buissons dépouillés et les haies où seuls ont gardé leur feuillage, le houx avec ses baies rouges comme du corail, et le tithymale avec ses grappes noires, le tithymale dont les feuilles étroites tombent déjà une à une sur la terre durcie par le froid.

Mais si nous aimons la campagne, c'est la campagne isolée, avec un horizon de feuillage, de vastes plaines vertes sous les pieds, de vastes plaines bleues sur la tête.

Et volontiers nous vivons aux champs, soit que les cerisiers se couvrent de blanches fleurs que le vent tiède du printemps secoue en neige parfumée ;

Soit que les chênes au feuillage sombre et épais suffisent à peine à donner un peu d'ombre contre les feux de l'été ;

Soit que la neige, comme un vaste linceul, s'étende au loin sur la plaine ;

Soit qu'à la branche nue,
Où le givre brille au matin,
La mésange bleuâtre, à peine suspendue,
Fasse entendre sa voix aiguë
Sans que le voyageur suspende son chemin ;

Soit que le brouillard nous enferme dans un horizon de quelques pas. Pour nous, le plus mauvais chemin entre deux haies vaut toujours mieux que la plus belle rue du monde.

Mais aussitôt que l'on veut ou que l'on doit vivre à la ville, il faut vivre à Paris ; à Paris, où, à votre gré, votre vie peut jeter tant d'éclat, ou demeurer ignorée à tous, même à vos plus proches voisins ; à Paris,

où tout est spectacle, où un panorama toujours nouveau, toujours renaissant, se déroule dans les rues; à Paris, où l'on est libre et indépendant, non-seulement des hommes, mais aussi des usages et de l'opinion; à Paris, où l'on peut être considéré quoique pauvre, où tout le monde acquiert un tact si délicat, un savoir-vivre si précieux dans les relations sociales, où on ne sait de vous que ce vous en voulez montrer, où aucune indiscrete curiosité ne peut ni ne veut, distraite qu'elle est d'ailleurs, s'immiscer dans vos joies et vos douleurs, vos jouissances et vos privations, vos souvenirs et vos projets; à Paris, où vous avez Staub et Chindé, le Café de Paris et la Poissonnerie anglaise, et Guerlain le parfumeur.

Mais pour la province, où toutes les passions de la ville sont sur une échelle plus petite, où il y a de petits intérêts, de petites haines, de petites espérances, de petits spectacles, de petites vertus, de petits vices, de petites maisons, de petites rues, de petites célébrités, de petits vers;

Pour la province, où la vie de chacun a si peu d'intérêt que tous passent leur vie à s'épier, à médire, à calomnier, et toujours en petit; Dieu vous garde d'y trainer la vie!

Donnez seulement un diner en province.

D'abord tout le monde sait que M. *** a eu à son dernier diner une truite pesant tant de livres, et on est curieux de savoir si vous aurez à offrir à vos convives un morceau aussi remarquable. Huit jours avant le diner, en arrivant dans une maison, après les premiers compliments et les quelques phrases météorologiques de rigueur, on se dit : M. *** a fait acheter au marché quatre bécassines et six perdrix rouges; ce sont des perdrix que je n'avais pas voulu prendre, les trouvant un peu avancées.

— Il a fait venir la sœur de sa cuisinière pour l'aider. — Il a fait changer le chiffre de l'argenterie qui lui vient de sa belle-mère. — Il a fait acheter dix bâtons de cire chez l'épicier. — C'est sans doute pour cacheter du vin ordinaire et nous le donner comme du vin fin. — Nous verrons bien.

Ce n'est pas tout. Faites vos invitations.

Il y a dans la ville deux ou trois sociétés distinctes, qui ne se voient pas entre elles, et en outre les haines individuelles : si vous invitez l'un, vous ne pouvez inviter l'autre.

D'autre part, comme tout le monde sait à l'avance que vous donnez un diner, tous les non-invités sont vos ennemis, et disent : Il a bien fait de ne pas m'inviter, j'aurais refusé tout net. Et ne croyez pas que les invités soient pour cela vos amis et vous défendent.

Un diner en province n'est pas une réunion amicale; c'est un théâtre où l'on parait comme acteur pour être sifflé ou applaudi.

Si votre diner a paru modeste, on dit le lendemain : *Ce n'était pas la peine de nous déranger pour nous offrir l'infortune du pot.* — Ou encore : *C'était un triste diner; cette maison-là n'est pas solide.*

Donnez au contraire un splendide repas, on ne manquera pas de dire : *Cet homme-là se ruine; — ça veut faire le grand seigneur; — cela ne tient pas.*

Voici ce que nous avons vu il y a quelques jours :

Dans une ville de province dont nous ne nous soucions pas de mentionner le nom, pour ne pas trop fixer dans notre mémoire les quelques jours que nous y avons passés, on donnait à diner dans deux maisons rivales, à un jour d'intervalle.

Toute la ville avait les yeux fixés et attendait.

Le maître de la seconde maison avait été plus adroit ou plus prévoyant, et s'était assuré tout ce qu'il y avait de meilleur dans la ville.

Aussi, le jour du premier diner, l'adversaire ne put rien se procurer, et il eût été fort embarrassé sans une heureuse perfidie qui vint le tirer d'affaire. Il fait offrir à l'un des domestiques de son rival des gages supérieurs à ceux qu'il recevait; et le domestique quitte son maître sous le premier prétexte venu. Alors son nouveau maître l'envoya chez les fournisseurs annoncer, sans parler de son changement de condition, que le diner de son ancien maître n'avait pas lieu, et les fournisseurs se trouvèrent fort heureux de vendre leurs provisions à l'autre amphitryon; de sorte qu'autant le premier diner fut brillant, autant le second fut mesquin. Aussi dit-on dans la ville que le premier hôte se ruinait et que le second était déjà ruiné.

Et une haine éclata entre les deux familles, par suite de laquelle deux ou trois mariages se trouvèrent rompus.

CAUSERIES.

AVIS. — Le plus beau café de Lyon, le Pavillon de Bellecour, gouverné par M^{me} Girard, une Marie-Antoinette de 1838, est devenu de-

puis quelque temps un des établissements les plus remarquables de notre ville, et la maîtresse du lieu une célébrité. Avant de donner l'historique du café, nous offrons à nos abonnés le portrait de la célébrité.

— *Le Domino noir*, retardé par l'indisposition de Vernet, sera joué vendredi prochain.

— On vient de mettre à l'étude *la Prison d'Édimbourg*. C'est M^{me} Sallard qui est chargée du rôle de Sarah. Il est question aussi de remettre en scène *le Cheval de bronze*.

— Un des plus spirituels journalistes de Paris, l'un des trois hommes d'état du *Charivari*, M. Altaroche, a traversé Lyon cette semaine, accompagné de M. Pagnerre, le libraire, se rendant tous deux à Marseille.

— Le célèbre professeur de mnémotechnie, M. Aimé Paris, est à Lyon, et se dispose à ouvrir un cours qui, nous n'en doutons pas, réunira tout ce que Lyon renferme de musiciens et d'artistes en tout genre.

— La représentation au bénéfice de M. Herguez, le régisseur et l'un des meilleurs et des plus anciens comédiens du Gymnase, promet d'être piquante, si l'on en juge par les promesses de l'affiche. *Simon de Terre-Neuve, les Impressions de voyage, et les Deux Pigeons*, composent ce spectacle, qui doit attirer, mardi, un nombreux public au Gymnase.

— Nous avons revu à Lyon avec plaisir M^{me} C^{***}, depuis son retour de Plombières; et nous avons appris en même temps avec joie qu'elle y avait échappé à un grand danger.

— AVIS AUX CRÉDULES. — Une jeune fille de 14 ans, somnambule, vient d'arriver dans cette ville. Douée de l'intuition interne, elle voit dans l'intérieur du corps humain toutes les parties qui le composent, comme au travers d'un cristal. Par le simple attouchement, sans aucune explication préalable, elle indique aux personnes malades le siège du mal et les moyens curatifs. C'est par des moyens positifs qu'elle prouve ce qu'elle vient d'annoncer. La jeune fille demeure rue d'Amboise.

Nous n'avons pas été payés pour insérer cette annonce, mais elle vaut la peine d'être imprimée *gratis*.



Charade.

Dans la gamme on trouve mon premier;
Et mon entier,
Pour prendre du repos, rencontre dans sa route,
Pendant une déroute,
Moins souvent mon second que mon dernier.

Le mot de la dernière charade est *souris*.

ANNONCES.

AVIS IMPORTANT.

AUX GENS DE LETTRES ET A MM. LES PROFESSEURS ET INSTITUTEURS DE PREMIER ORDRE.

Le professeur américain continue ses cours de langues anglaise, italienne et grecque moderne, garantis complets, en vingt-une leçons, d'après la méthode impressive du célèbre professeur anglais Robertson, dont les journaux de Paris font un si grand éloge. Enfin, le professeur se charge volontiers, et même garantit, de mettre une personne intelligente en état de traduire tout ouvrage, et, *qui plus est*, de phraser bien correctement avant les dix premières leçons, et cela sans l'obligation d'étudier. D'ailleurs, il offre d'en référer à des familles hautement respectables.

Prix pour le cours complet : à domicile, 30 fr.; chez lui, 20 fr.; en classe, 15 fr.

On n'est pas obligé de payer le cours d'avance, ni de le continuer, si on croyait ne point réussir.

S'adresser au concierge, rue Royale, n° 8.

GUÉRISON DES RHUMES, TOUX, CATARRHES.

Maux de gorge, enrrouements, oppressions, épuisements, palpitations, et toutes les Maladies de Poitrine sont guéries radicalement par l'usage plus ou moins prolongé du sirop de Stœchas d'Arabie : la haute réputation dont il jouit le dispense de tout éloge. — Prix : 4 fr. le flacon, à la pharmacie PERENIN, rue Palais-Grillet, n° 23, à Lyon.

SOINS DE LA BOUCHE.

M. E. VISINET, chirurgien-dentiste, reçu par la Faculté de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'il recevra les personnes qui voudront bien le consulter sur les maladies de la bouche, dents artificielles, râteliers, etc.

PRIX TRÈS-MODÉRÉS.

Rue Clermont, n° 5.

Joachim DUFLOT, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.